

CAHIERS 146
METANOIA

146

Revue
Trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration

MARSANNE
26740

Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.53.24.92

Association Métanoïa
Loi de 1901

Tirage : 03-2012
26400 CREST

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 48 6

RECHERCHES

Karl RENZ (réunion de mai 2010) 12
De la Physique Quantique à la Gnose 21

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

APHORISMES 25
Les trésors de CHANG 35

BIBLIOGRAPHIE 33

POESIES 38

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas ?* (1og 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2011 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

*Tant que vous ressentez en vous la dualité,
vous éprouvez le besoin d'éliminer, mais
qu'y a-t-il à éliminer ?
Tout ce que vous éliminez fait partie de l'irréel,
Donc vous découvrirez un jour qu'il n'y a
rien à éliminer.*

Nisargadatta.

Le logion 47 m'a invité à distinguer et à choisir entre l'Un et le multiple. Plusieurs autres logia m'enjoignent de faire cette même discrimination. Il y a le pêcheur qui choisit le gros et bon poisson tout en rejetant la multitude des petits poissons, le berger qui veut le mouton unique plus que les autres, le marchand sage qui veut le ballot pour acheter la perle unique, le disciple qui, lorsqu'il est désert, est rempli de lumière, mais rempli de ténèbres lorsqu'il est partagé... Par ailleurs, Jésus me demande de rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu et de lui donner ce qui lui revient. En revanche, il n'entend pas qu'on fasse de lui un partageur. Il se présente comme l'Un sans second : *Je suis la lumière... Je suis le Tout*. Cependant, tout son enseignement vise à nous permettre de réaliser ce qu'il a lui-même réalisé : *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi je serai lui et ce qui est caché lui sera révélé* (log. 108). Et le logion 48 comme le logion 106 sont là pour m'encourager à rechercher cette vision unitaire.

D'un côté, invitation au discernement, de l'autre invitation à faire le deux Un ? Comment vais-je répondre à deux sollicitations apparemment contradictoires ? Autrement dit, comment puis-je différencier tout en faisant le deux Un ?

Autant dire tout de suite que la situation devient suicidaire pour la personne. Non seulement elle doit abandonner le multiple au profit de l'Un mais elle doit accepter de ne compter pour rien. Alors, parfois, dans un dernier sursaut, elle veut retenir les petits poissons avec le gros, sous le fallacieux prétexte que le multiple, c'est le tout. C'est ainsi qu'elle se fabrique une totalité pour s'y inclure en tant que partie si petite soit-elle.

Cette partie, que les religions, les philosophies et les médias flattent à souhait en la grossissant et en l'enjolivant, il se trouve qu'aujourd'hui la science la réduit à être une particule ou une onde infinitésimale. C'est tout de même mieux que rien se dit le mental. Et c'est ainsi que le petit poisson, négligeable apparemment, empêche de choisir le gros poisson parce qu'il n'accepte pas de se voir rejeté en tant qu'entité. Se faisant tout petit, après s'être fait démesurément grand - comme une montagne - il se prétend comme tel partie prenante de la totalité.

Comment déloger le mental de cette position retranchée et l'amener à un lâcher prise total ? Il est bien évident que le mental de la personne ne peut pas se cerner lui-même ni s'observer en tant que témoin ou spectateur de son spectacle. Tout ce qui se déploie dans la dualité : temps, pensée, conscience, ne peut me permettre de sortir de la dualité. Pas plus que le perçu ne peut percevoir, pas plus que l'œil ne peut se voir, pas

plus que le mental personnel ne peut accéder au mental cosmique, la dualité ne peut parvenir à la non-dualité. Le reflet est sans réalité et je ne peux lui demander de se muer par lui-même en réalité.

Si j'appelle conscience-témoin ce regard de la Réalité sur les fabrications du mental, il apparaît évident que le mental et ses fabrications n'ont aucune réalité intrinsèque à partir du moment où je cesse de me prendre pour ce que je ne suis pas. Ainsi, dans un premier temps, j'ai cherché à discriminer grâce à la conscience-témoin entre la Réalité et le corps-mental avec lequel mon ignorance me poussait à m'identifier. Cependant, cette discrimination me maintenait dans une position dualiste en m'obligeant à un choix incessant entre, d'un côté, la Réalité, et de l'autre, la personne avec ses prétentions : situation provisoire de plus en plus intenable, lorsqu'un jour, j'ai compris qu'il n'y a rien à abandonner, tout simplement parce que ce à quoi je m'identifiais était proprement illusoire. Ce constat bouleversant et libérateur est celui qu'on ne peut manquer de faire lorsqu'on s'aperçoit que, comme le dit Nisargadatta, la personne est le résultat d'un malentendu. Il constitue le passage de la discrimination à l'unité. C'est la paix retrouvée au moment où ce qui semblait entraver le retour à l'unité originelle se révèle parfois inexistant, paix ineffable qui donne à certaines paroles toute leur tonalité de plénitude : *Autre que Lui n'est pas ; Le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous*. La montagne qui s'éloigne c'est proprement le psychisme et ses rêves délirants ; Ils s'effacent devant la liberté retrouvée dans une innocence sans passé et sans projet.

Emile Gillibert



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 48

Jésus a dit :

Si deux font la paix entre eux

dans cette même maison,

ils diront à la montagne :

éloigne-toi

et elle s'éloignera.

Commentaire Logion 48

« Jésus a dit :
Si deux font la paix avec eux mutuellement
dans cette maison unique,
ils diront à la montagne:
déménage,
et elle se déplacera. »

La foi déplace les montagnes, lit-on dans les canoniques : « Car je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « transporte-toi d'ici là » et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible » (Mt XVII,19). A supposer que Jésus ait prononcé une telle parole, comment faudrait-il l'entendre ? S'agit-il de la montagne matérielle ? D'un simple miracle ? Ou d'une image ? La parole de Jésus peut se comprendre à plusieurs niveaux mais nous voyons tout de suite comment cette parole devenue proverbiale n'est qu'une version édulcorée du véritable logion que seul Thomas nous fournit :

« Et il a dit :
Celui qui découvrira l'interprétation de ces paroles
ne goûtera pas de la mort. » (log. 1)

On ne peut bien sûr sérieusement interpréter la parole de Jésus à la lettre encore que certaines sectes aient pu être tentées de le faire. Après tout la croyance au miracle, à la magie n'est-elle pas ce qu'il y a de plus répandu ? Ne voit-on pas toutes sortes de miracles dans la Bible ? Parce qu'il avait foi en sa révélation et croyait en la Terre promise, Moïse a réussi à convaincre Israël qu'il était le peuple élu et l'a guidé dans le désert pendant 40 ans. Le passage de la Mer Rouge par les Hébreux n'est-il pas le plus bel exemple des pouvoirs de la foi ? Mais qui croit encore aujourd'hui que ces miracles puissent s'interpréter autrement que symboliquement ?

Si l'on se réfère au Nouveau Testament, le diable ne tente-t-il pas Jésus de la sorte en lui demandant de démontrer sa divinité par un miracle ? Ce à quoi Jésus répond : « Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu » (Mt IV, 7; Lc IV, 12). Vouloir inciter Jésus à prouver sa divinité par l'accomplissement d'un miracle, voilà ce qui relève de la tentation diabolique. Tel est pourtant le fondement même du dogme chrétien. Il faut croire, même si cela est absurde. Il faut croire parce que les miracles de Jésus prouvent qu'il est le Fils de Dieu. Par les miracles qu'il accomplit, Jésus montre qu'il est le Messie annoncé par les prophètes. Mais que prouvent les miracles ? Un guérisseur, un devin, un yogi sont capables des mêmes tours. Après tout ne voyons nous pas dans la mythologie hindoue Hanuman ou Krishna, à peine âgé de sept ans, soulever le mont Govardhana ? Que des événements miraculeux aient pu se produire spontanément autour de Jésus, cela n'a rien d'impossible. Toutefois un miracle ne prouve rien en lui-même car toutes les religions se bâtissent sur ce qui n'est le plus souvent que des fables. Comme le disait si bien Simone Weil, un Hitler pourrait accomplir les miracles les plus extraordinaires, il pourrait ressusciter cent fois que je ne croirais pas pour autant qu'il est le Fils de Dieu : Mein Kampf n'est pas l'Evangile. Quelque part pourtant, Hitler fait partie intégrale du jeu divin.

Il est vrai que la foi soulève les masses. Si on a la foi en Christ on peut lever des foules, partir en croisade et conquérir la Terre sainte. Et si on a la foi en Allah on peut mener le djihad et même détruire les tours du World Trade Center. On peut réaliser l'impossible. Parce qu'il avait foi en Yahvé, David a vaincu Goliath. Rien n'est impossible à celui qui croit en lui pour le meilleur comme pour le pire. Parce qu'il avait foi en sa mission, Hitler a remporté d'éclatantes batailles et failli conquérir le monde mais parce que sa foi était aveugle, il a tout perdu. La roue de la fortune tourne et celui qui est au sommet est près de la chute.

La conquête du monde n'est rien à comparer de la conquête de soi-même. Il n'est d'autre trésor que de se découvrir soi-même. Si la montagne du mental nous pèse, alors écartons-la. A celui qui se laissait intimider par l'obstacle imposant du mental, Annamalai Swami répondait en comparant celui-ci à une montagne de camphre, un produit hautement inflammable qui se

consume sans laisser de cendres : « *Les vāsanas (impressions mentales) qui se dressent devant vous peuvent revêtir l'apparence d'une grande montagne qui vous empêche d'aller de l'avant. Ne vous laissez pas intimider par sa dimension. Ce n'est pas une montagne de pierre, c'est une montagne de camphre. Si vous allumez un coin avec la flamme de l'attention discriminante, elle sera réduite à néant* ». Ce n'est pas la foi qui déplace les montagnes, c'est la réalisation de la non dualité qui fait disparaître le voile de l'illusion, la ronde des pensées qui nous assaillent, le poids des concepts qui nous assomme. Il n'est plus grand miracle que de tuer le grand personnage :

« *Jésus a dit:
Le royaume du Père est comparable à un homme
voulant tuer un homme important.
Il dégaina l'épée dans sa maison
et troua le mur
pour qu'il sache si sa main serait sûre ;
Alors, il assassina l'important. »*

(log. 98)

« *Jésus a dit:
J'ai jeté le feu sur le monde
et voici, je le conserve,
jusqu'à ce qu'il s'allume. »*

(log. 10)

Qu'est-ce qu'un miracle ? Quelle valeur lui accorder ? Pour le maître zen, le plus grand miracle c'est non pas de marcher sur les eaux ou de voler dans les cieux mais de marcher sur terre. Avoir les pieds sur terre, voilà ce qui n'est pas si facile que cela. Garder les pieds sur terre, voilà qui peut éviter de se laisser égarer par les pouvoirs merveilleux du yoga, de la méditation et de toutes les pratiques que nous conseillent les gourous en tous genres. Au début de sa pratique, le chercheur assidu veut transcender le monde. A force d'efforts, de concentration, de jeûnes, il voit la matière se dématérialiser. Il ne voit plus qu'atomes, molécules fusionnant dans l'espace. L'espace disparaît et l'ego avec lui fait mine de faire de même. Il se croit transporté dans un autre monde et pourtant le monde est toujours là. Il n'y a qu'un changement de regard :

« *Au début de la voie les montagnes sont des montagnes et les vallées des vallées
Puis les montagnes ne sont plus des montagnes et les vallées des vallées
A la fin les montagnes sont à nouveau des montagnes et les vallées des vallées »*

Le gnostique se voit lui-même dans l'univers et tout l'univers en lui. L'univers est mouvement mais l'Un est immuable. Le monde n'a aucune réalité, cette réalité n'appartient qu'à l'Absolu. L'Un joue à être deux, l'unité se fait multiplicité. A trop jouer au deux, l'Un se laisse prendre à sa propre farce. L'un fait le deux et il s'identifie à autre que lui. La séparation est une illusion en ce sens que la division n'est qu'un jeu, mais un drôle de jeu. Si je m'investis dans ce scénario, tôt ou tard, je me retrouve face à une impasse. Le jeu en lui-même n'a aucun sens, aucun but sinon de m'amener à y échapper. Ayant fait le deux, je suis bien avancé. Je ne puis aller plus loin :

« *Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ? »*

(log. 11)

Tout cela n'est qu'un tour de magie qui s'évanouit dans la vision de l'Un. Comment ne pas s'extasier devant le spectacle de l'Un se déployant dans tout l'univers sans autre raison que celle de son propre plaisir ? *J'étais un Trésor caché, j'ai aspiré à être connu. C'est pourquoi j'ai produit les créatures afin de me connaître en elles* (hadith). Nous venons de l'être pur car nous sommes l'être pur. Faire le deux c'est s'identifier à un nom et une forme. Avec la séparation naît la peur et la perte de l'innocence. Nous souhaitons retrouver notre innocence des premiers jours mais nous sommes tellement impliqués dans ce jeu du deux que nous avons peine à redevenir enfant : « *On ne peut atteindre la*

félicité de Brahman que quand le mental devient pur et humble comme celui de cet enfant » (Ramana Maharshi). Le deux est issu de l'Un et sans l'Un le deux est dans l'impasse. Il n'est d'autre issue que de faire marche arrière et de retourner à son origine, de retomber en enfance :

*« Jésus a dit :
L'homme âgé dans ses jours ne tardera pas
à interroger un petit gamin de sept jours
à cause du lieu de la Vie,
et il vivra,
parce que beaucoup de premiers finiront derniers
et ils deviendront Un unique. »*

(log. 4)

Dans l'Un, le corps est toujours là, en tant que support du Royaume intérieur. Cela qui est tapi derrière les apparences du corps est du mental, Cela qui est lumière et voit tout, Cela est là depuis toujours un et indivisible. Celui qui croyait être deux s'aperçoit qu'il n'est qu'une modalité transitoire de l'Un éternel. Celui qui croyait être deux découvre qu'il est l'Un depuis toujours. L'Un est son alpha et son oméga, son origine et sa fin. Dans l'Un, plus rien ne fait obstacle à la libre diffusion de la lumière. Tel est le vrai miracle, la merveille de merveilles. Faire le deux Un, c'est mettre fin à la guerre intestine qui nous ronge. *Summā iru (Soyez tranquille)*, répètent Ramana Maharshi et tous ses disciples après lui, notamment Poonja. Le plus beau miracle c'est de s'établir dans son propre être :

« Le jivanmukta qui s'est établi dans ce 'Je suis' ne s'inquiète ni du passé qui est révolu, ni du futur qui est incertain. Il goûte l'instant présent, prenant simplement plaisir à tout ce qui vient à lui. Même si le soleil est transformé en lune ou si un corps mort emmené au lieu de crémation revient à la vie, il ne considère pas ces choses comme miraculeuses. »

(Kaivalya Navanîtam)

Faire la paix en soi, c'est trouver le Repos. Nul ne peut répandre la paix autour de soi, s'il ne l'a d'abord trouvée en lui-même. Le plus grand miracle consiste à pacifier son mental. L'Un ne tolère pas le deux, sauf par jeu. Autre que Moi n'est pas. Ma Joie emporte tout comme un torrent. Ma Joie est le Royaume de ma reconnaissance en l'Un :

*« Quand vous ferez le deux Un,...
alors vous irez dans le Royaume. »*

(log. 22)

Alors tout devient possible. Tous les obstacles se dissipent comme par enchantement. Le chemin ne mène nulle part si ce n'est au point de départ. Le jeu se poursuit sans but. C'est la lîlâ de l'Un jouant au jeu du deux. Se connaître c'est disparaître. Nous sommes tous éveillés mais il n'y a personne qui le sache. Ce que l'on cherche est déjà là. Le seul problème c'est de chercher un problème là où il n'y en a pas. Nous tournons en rond sans pouvoir nous arrêter alors qu'il suffit d'un instant de repos pour mettre fin à la ronde de l'existence. La ronde du monde se poursuit mais nous cessons de nous identifier à elle :

*« S'ils vous interrogent:
quel est le signe de votre Père qui est dans vous ?
dites leur:
C'est un mouvement avec un repos. »*

(log. 50)

Quel plus beau mot que celui de la paix. Paix sur terre aux hommes de bonne volonté. Il y a de la paix au sein d'un homme pacifié et cette paix pacifie le monde entier. Et si la paix règne, il n'y a plus d'autre. Il n'y a qu'Un. Si faire le Un deux c'est perdre le paradis, alors faire le deux Un c'est le retrouver. Quelle plus grande joie que de s'ébattre à la source de l'être qui est ma nature propre ? L'Un a la nostalgie de lui-même. L'Un se cherche lui-même et se

retrouve en lui-même. Il n'y a rien à trouver car rien n'a jamais été perdu. Il n'y a pas de paradis perdu. Le Royaume est en nous, nous l'avons seulement perdu de vue. Nous n'avons rien d'autre à découvrir que notre propre absence. Il n'y a rien à découvrir du tout !

« Jésus a dit :
Quand vous aurez fait le deux Un,
vous deviendrez Fils de l'homme,
et si vous dites:
montagne, déménage,
elle se déplacera. »

(log. 106)



Yves

En Me manifestant, Je Me fais deux, puis multiple.

Les parcelles de cette multiplicité restent pour la plupart reliées à Moi ; mais, quand il s'agit d'hommes, l'intellect dont ils sont dotés, les invite à se prendre pour des entités autonomes.

Dès lors, ces parcelles humaines de Ma manifestation ne sont plus animées par la certitude d'être parties de l'Un, mais se prennent chacune pour un être cohérent.

Chaque homme qui, à tort, se sent cohérent, voit l'autre comme une contestation de lui-même, oubliant que « autre que Moi n'est pas ». De la vision contestataire de l'autre, naît l'affrontement et le besoin d'humilier l'autre, de l'asservir, de le placer sous sa domination. Dès lors, ces hommes animés par leurs égos, n'ont plus qu'une vision hiérarchique de Ma manifestation. Or Ma manifestation est tout sauf hiérarchique car Je suis infiniment tolérant, et Je ne peux que l'être puisque tout ce qui apparaît est issu de Moi-même, car « Je suis le Tout. Le Tout est sorti de Moi. » (logion 77).

Je suis l'horizontalité, Je suis ce qui est égal, « Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal » (logion 61), horizontal, tel Jésus reposant sur le lit de Salomé.

Passer de la verticalité de l'intolérance à l'horizontalité de l'acceptation de l'autre comme une prolongation de soi-même, est une des tâches les plus difficiles qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Il est tellement facile de rester dans l'ironie, dans le mépris ou dans la haine. Il est tellement difficile de rester dans l'écoute, dans l'acceptation et dans l'empathie. C'est une tâche quasi-insurmontable pour un être humain ; peut-être seulement « un entre mille et deux entre dix mille » y parviennent. Mais cette « Metanoïa » du passage d'une verticalité agressive à une horizontalité accueillante est l'explosion renversante qui fait resurgir l'Un de Ma multiplicité. Cette Metanoïa est inexplicable par les lois d'airain qui régissent Ma manifestation, elle est aussi invraisemblable qu'une « montagne » obéissant à l'ordre d'un homme.

Et pourtant, de telles Metanoïas, de tels éveils, surviennent. Il arrive que « deux » hommes qui s'affrontaient l'instant d'avant, ne fassent tout à coup plus qu'Un, horizontaux, côte à côte.

Ce miracle ne peut survenir que lorsque ces hommes, las de tant d'affrontements, réalisent enfin qu'ils ne sont que deux images du Soi et que, mettant bas les armes, ils consentent enfin à goûter de « la paix » de leur être éternel : le Soi.



Michel

Cette histoire se déroule selon une pédagogie du miracle inusitée dans les logia de Thomas.

Si je veux entrer dans la pensée du logion, je dois le rapprocher du no. 106 qui me dit: « Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme, et si vous dites: montagne, éloigne-toi, elle s'éloignera. »

Le logion utilise les mêmes mots, il est cependant d'une toute autre portée, car il s'adresse à mon intime, ma part la plus secrète, celle qui ne peut être perçue que par ceux qui, comme moi, font la même recherche sur eux-mêmes et qui, le plus souvent se sont déjà trouvés.

Le logion précise « quand vous ferez le deux UN, vous serez « Fils de l'homme ». » Jésus utilise peu cette appellation qui le situe et me situe par rapport au « Père » qui, je le sais, est synonyme de « l'absolu », « l'esprit », « le Soi », etc., ...

Le logion me dit donc que pour réellement réaliser qui je suis, je dois faire le deux UN, c'est-à-dire, en fait me situer là où je n'ai jamais cessé d'être depuis toujours, à savoir, l'éternel absolu.

Mais cela paraît trop simple à ma nature d'homme qui se laisse souvent tenter par des aventures séparatistes dans diverses directions qui en général se terminent en cul-de-sac! Je dois donc encore et encore la remettre là où je suis pour toujours.

A nouveau, et comme dans bien d'autres logia, celui-ci me raconte l'essentiel de l'Évangile: « La non-dualité », l'advaita vedanta ».

« L'obstacle fondamental à la réalisation, c'est l'idée que cette réalisation est encore à venir! ... » H.W.L. Poonja



André

Faire le deux Un : voilà la grande affaire des Gnostiques devant laquelle tout est amené à s'effacer. C'est dans ce foyer central de conscience qu'est le corps que cela se fait. A partir de l'Unité Originelle, la dualité est le point initial de la manifestation permettant la différenciation : moi et les autres, avant et après, ici et ailleurs sont des couples d'opposés issus de la Nature Originelle qui est Une. En haut de la pyramide de son grand jeu cosmique, le Soi se divise en se manifestant tout en restant Un dans son essence. En respectant la fameuse et précieuse invitation d'Emile à s'exprimer à la première personne du singulier pour assumer la révélation, je peux dire : Je, Absolu, Me fait autre dans un environnement sensible qui Me manifeste, dans le but de jouer à me perdre, me chercher, et me retrouver.

Mon jeu est apparemment cruel du point de vue de l'homme qui se cherche et Me cherche, car j'y ai inclus la souffrance de la séparation. C'est elle qui va guider ceux qui, plus que tout, vont chercher leur Origine, leur nature véritable in divisée. Ceux qui ne font pas le choix exclusif de la « grande affaire » du retour à l'Un Originel sont sujets à l'ivresse par sur abondance des objets de conscience, qui sont en nombre infini et sont dotés du pouvoir d'attraction. La grande enquête que je mène pour retrouver le Royaume me fait découvrir que ce pouvoir qu'exerce l'extérieur sur moi provient de

La grande enquête que je mène pour retrouver le Royaume me fait découvrir que ce pouvoir qu'exerce l'extérieur sur moi provient de moi, d'une part par l'intérêt que j'y porte, et d'autre part par le mécanisme de conception mentale. L'intérêt que je porte à l'extérieur, au monde, à l'existence, dépend directement de ma fausse identité : une fois que la confusion au sujet de mon identité est levée, l'intérêt que j'y porte alors est devenu tout relatif, le sort de ce qui apparaît et disparaît est dédramatisé, une paix profonde s'est installée à demeure. Quoi qu'il en soit, le Royaume n'est jamais loin, au contraire il est toujours présent, mais occulté par les fabrications mentales. Son temple est le corps, qui le retrouve naturellement dans le sommeil profond nécessaire à son existence. Comme c'est bien fait ! Tout un chacun retrouve l'état originel chaque jour, dans un des cycles de la vie manifestée, puis se « réveille » en recréant son environnement habituel d'objets et d'occupations quotidiens, souvent une vraie montagne par l'abondance, ceci pendant un nombre fini de jours. Ce temps accordé au corps est l'occasion de l'Esprit, à saisir de toute urgence.

Christian, 03/03/2012



L'unicité, toujours ; cette direction, ce constat, faire du deux « Un ».

La paix de la division, le retour au calme primordial. Dans son esprit d'enfance sans âge, d'avant tous les avants, ce retour à l'androgynie du Pneuma. Du cœur de la maison, au Soi. La perception devient étrange, le temps devient le Non-espace, tout ce qui semble stable est instable et son contraire.

L'Univers se construisant et se recréant sans cesse comme les images d'un film, vingt quatre photos à la seconde pour donner la perception du mouvement reconstitué. Là, l'univers se recréant de création en récréation, sans cesse et la montagne peut s'éloigner comme une petite toupie, la planète terre aussi « Notre » perception demeurant globale devant l'enroulement de la matière, devant le pneuma intangible.

Tout peut s'éloigner, étant le tout, en lui réside l'éloignement et l'annihilation de tout.

La nature propre et son annihilation sont des éléments indissociables du Soi. Si tu vois le bouddha, tue le bouddha. Ce n'est pas pour rien que Jésus insiste au logion 106, c'est pour indiquer que le 48 ou et le 106 ont eux-même la perception de l'unicité de celui qui a été son propre découvreur. En se trouvant, comment ne pas trouver l'autre et être fils de l'homme, ces deux logia sont des frères jumeaux. Jésus clôt le dernier cercle de l'évangile du logion 107 au 114 dans un concentré de l'unique.

Philippe



Certains logia, peut-être plus difficiles à interpréter que d'autres, peuvent être rapprochés de ceux qui offrent avec eux des points communs ; ainsi le 48 et le 106 ; les deux se terminent par une déclaration analogue : *ils diront à la montagne : éloigne-toi et elle s'éloignera* (log. 48). ...*Si vous dites : montagne, éloignes-toi, elle s'éloignera* (log. 6). Ce qui précède dans chacun des deux logia n'est différent qu'en apparence : *Si deux font la paix entre eux dans cette même maison* et *Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme*.

Si je lâche prise, autrement dit se je consens à m'effacer en tant que personne, alors je constate que le Royaume est en moi et hors de moi. N'offrant plus d'obstacle à ce qui demande à s'accomplir, le Père en moi est seul Maître. *Autre que Lui n'est pas*, selon l'expression soufie ; ce qui veut dire que je ne suis autre que Lui. C'est la paix rétablie, l'harmonie cosmique retrouvée, le deux fait Un ; ce qui me permet de dire avec Jésus : *Le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi* (log. 77). Même les obstacles, gros comme une montagne, sont tombés. Dès le début de son message, Jésus me fait la promesse inouïe que je régnerai sur le Tout (log. 2) ; il me la rappelle maintes fois, comme s'il m'était difficile d'assumer ce que je suis...



Emile

RECHERCHES

Karl, 22/05/ 2010 – 2^{ème} heure

Alain : *Quel serait l'équivalent occidental de Parabrahman ?*

Karl : Dieu qui ne se connaît pas lui-même. La nature de Dieu.

Nicole : *Le néant ?*

Karl : Non, le néant peut être connu, ce n'est ni l'absence ni la présence. L'absence peut être connue, le vide peut être expérimenté.

Nicole : *L'espace ?*

Karl : Tout ce dont tu peux faire l'expérience n'est pas cela, même l'Absolu. « Absolu » signifie simplement qu'il n'y a pas de second, que l'Absolu ne connaît aucun Absolu.

Alain : *Qu'il ne se connaît pas lui-même.*

Karl : Il y a l'Absolu sans connaissance de l'Absolu. Si l'Absolu pouvait se connaître, il ne serait plus l'Absolu. Il y aurait deux absolus.

Claude : *Il n'y a pas de mot en Occident pour cela.*

Karl : Le Soi absolu...

Jean : *Je crois que dans l'hindouisme on parle parfois du Brahman qualifié et du Brahman non qualifié, avec attribut ou sans attribut. Nirguna samadhi, saguna samadhi ?...*

Karl : *Turiya...*

Yves : Nirguna Brahman, saguna Brahman...

Louis-Marie : *Comment exprime-t-on en français la distinction entre ces deux samadhi ?*

Jean : *Dès que Dieu est qualifié, exprimé, on est déjà dans l'erreur.*

Karl : Le *samadhi* de l'unité sera le *samadhi* qui consiste à être l'esprit, là où il n'y a déjà plus de « moi ». Tu peux l'appeler l'absence d'un « moi », l'absence de séparation. L'unité survient, puis la pure conscience. Donc *samadhi*, c'est le *samadhi*, puis il n'y a même plus de *samadhi*. Alors c'est *Turiya*, le Soi.

Claude : *Contrairement à l'Occident, les Hindous ont cultivé cette vérité. Je prends un autre exemple : c'est la différence entre le Guru qui enseigne à un disciple et le Satguru qui n'enseigne rien, car il n'y a ni enseignement, ni Guru, ni étudiant.*

Karl : Mais ils donnent une indication : la bonne compagnie. Pas de compagnie, c'est la bonne compagnie.

Claude : *Nous ne savons pas faire ça en occident, nous n'avons même pas le vocabulaire.*

Karl : Mais Jésus est la bonne compagnie.

Claude : *Personne ne s'intéresse à Jésus.*

Karl (riant) : Tu devrais rejoindre le Pape...

Claude : *Emile disait : « Tous les gnostiques de France sont à Marsanne »* (rires).

Nicole : *Pas de France, du monde... Tous les gnostiques du monde sont à Marsanne...*

Alain : *Ils étaient tous dans l'esprit d'Emile...*

Claude : *Non, Jésus n'intéresse personne...*

Karl : Mais en Allemagne, être en compagnie de Jésus c'est devenir « plus jeune ». Dans la présence du non-né, tu deviens simplement de plus en plus jeune jusqu'à ce que ta nature soit ce qui n'est jamais né, la vie éternelle. Et en allemand, on peut même nommer cela « plus jeune ».

Jean : *Le matin au réveil, pour me remonter le moral, je me dis : « Je suis beau, je suis jeune, je suis... »* (Rires)

Jacques : *Le poète Baudelaire disait : « Le génie est l'enfance retrouvée à volonté, sans difficulté ».*

Karl : Comme dit Jésus, tu dois redevenir comme un bébé. Le bébé ne connaît pas de bébé. Sois un homme qui ne connaît pas d'homme, car ta nature n'a pas de nom et ne connaît rien. Donc tu es l'homme de l'homme. Etre le Cœur qui ne se connaît pas lui-même, ça, c'est l'homme absolu. Donc, en tant qu'homme, tu es l'homme absolu qui ne connaît aucun homme. En tant qu'esprit, tu es l'esprit absolu qui ne connaît aucun esprit. En tant que conscience pure, tu es la conscience pure, mais tu ne connais pas de conscience pure et dans l'absence, tu es l'absence, mais tu ne connais aucune absence. L'erreur est toujours quand il y a quelqu'un qui connaît l'absence ou la présence, qui se connaît dans quoi que ce soit. Le connaissant est ignorance. Quoi qu'il connaisse est ignorance et séparation.

Nicole : *L'inconnaissable dans l'inconnaissance.*

Karl : Donc, être c'est ce qu'est la non-connaissance. La non-connaissance ne connaît aucune non-connaissance et la connaissance ne connaît aucune connaissance.

Nicole : *Si je dis un mot, inconnaissance, c'est déjà « trop tard ».*

Karl : C'est ça la beauté, tout est « trop tard ». Toute expérience est déjà « trop tard », même la plus subtile. Alors, si tout est « trop tard », que faire ? C'est pourquoi tout ce que tu fais ou ne fais pas ne fait aucune différence, pas plus que ce que tu comprends ou ne comprends pas. Le mot le plus proche pour ça est « paix », je n'utilise pas le mot « joie ». La paix est l'absence d'un second. Il y a une impossibilité totale de guerre, on ne peut être en conflit avec rien. C'est la paix, ta nature, et non ce que tu peux revendiquer comme ton savoir pour, encore et encore, le justifier. J'apprécie Nisargadatta Maharaj pour qui être simplement soi-même, bavarder, parler, c'est, dans l'instant même, la paix ; mais dès qu'un visiteur, un *jnani*, pénètre dans la pièce en prétendant se connaître, c'est instantanément une perturbation, la guerre, la justification, l'attaque... Même lui, un des plus grands maîtres, a décrit cela : quelqu'un vient qui prétend connaître et c'est la perturbation.

Yves : *Poonja aussi disait : « Soyez tranquille ».*

Karl : Sois tranquille et vois. Etre ce qui est toujours tranquille, comme l'œil de Dieu, c'est la paix, mais ça ne peut pas éviter de voir. L'œil ne peut pas éviter de percevoir, la perception ne peut pas éviter de percevoir : le premier qui est perçu est ce qui perçoit, puis viennent la perception et l'objet de perception. Mais seul ce qui perçoit est expérimenté. Donc seul ce qui fait l'expérience est expérimenté, c'est ce que tu es, mais tu n'es pas ce que tu expérimentes. En premier lieu, comme tu n'es pas ce que tu peux expérimenter, toute l'histoire de cet expérimentateur s'appelle « son » histoire (*jeu de mots intraduisible entre « his story » (son histoire) et « history » (histoire)*), ce n'est pas ton histoire, tu n'as jamais eu d'histoire et tout ça, c'est des histoires.

Q. *Et en cherchant l'expérimentateur, est-ce que cela peut annihiler...*

Karl : Non. Si tu le cherches, il a disparu. Tu ne peux pas annihiler quelque chose qui n'a jamais été là. C'est pourquoi cela revient à la voie directe. Cherche celui qui voit et tu ne peux pas le trouver. Il n'y a jamais eu personne qui ait perçu ou expérimenté.

Q. : *Nisargadatta proposait un peu ça, de chercher à être dans le sentiment du « Je suis ».*

Karl : « Qui suis-Je ? » Puis demeure en tant que « Je suis ». Car ce « Je suis » non prononcé est toujours la réponse à cette question : « Qui suis-Je ? ». Du prononcé, tu vas vers ce qui n'est pas prononcé. Alors tu es antérieur à celui qui prononce. D'abord le « qui » tombe, le mot, le vide, l'esprit, puis le « Je » dont tu fais l'expérience en tant que le « Je » conscience pure, le « Qui suis-Je », et tu es la réponse absolue à cela. Donc tu es la réponse « Je suis » à « Qui suis-Je ? » Je suis donc la réponse à la question « Qui suis-Je ? », la réponse absolue à cette question absolue.

Q : *C'est une bonne méthode...*

Karl : Si ça marche. Si c'est sensé marcher, cela marchera. Si ce n'est pas sensé marcher, tu peux faire ça pendant des milliers d'années et cela ne fera aucune différence.

Q. : *Ou autre chose...*

Karl : C'est pourquoi tu peux te réaliser ou être cela qui se réalise en mettant du beurre sur une baguette de pain ou dans le « Qui suis-je ? » Tu ne sauras jamais.

Q. : *Ça arrive ou pas.*

Karl : Ça arrive, de toute façon, mais tu ne sais jamais quand. Tu seras surpris, et aussi parce que tu es. C'est une surprise absolue. Donc tu es le prix, le « sur prix »... (*Rires*). Tu es donc le trésor que tu cherches, et tu essaies d'ouvrir ce trésor qui n'a jamais été fermé ! Tu veux comprendre la connaissance qui a toujours été là. C'est une surprise absolue. C'est plus que naturel d'être Cela.

Claude : *C'est la disparition de l'observateur.*

Karl : Il est encore là, mais tu es en dépit de sa présence ou de son absence : c'est ça, la surprise, rien ne doit s'en aller pour cela. Le « je » stupide n'a pas besoin de s'en aller pour que tu sois. Cet ignorant, celui qui perçoit ou expérimente, n'as jamais été un obstacle à ce que tu sois ce que tu es. Qu'il soit là ou non, qui s'en préoccupe ?

Claude : *Il y a une expression chinoise qui résume bien ça : d'abord il y a des montagnes et des rivières, ensuite il n'y a plus ni montagnes ni rivières, enfin, il y a les montagnes et les rivières.*

Karl : Ça vient de l'expression « dompter le taureau », surmonter l'idée de séparation. En fait c'est maîtriser le mental. Par la compréhension, tu vois qu'il n'y a jamais eu de montagnes, ni de monde, ni même quelqu'un qui aurait compris. Donc tu es cela qui est antérieur, ce qu'est la connaissance et, de là, il y a de nouveau : « Je suis Cela ». Alors il y a de nouveau les montagnes qui étaient là avant. Mais d'abord, tu dois être ce que tu es. C'est comme Jésus allant dans la totalité de l'absence, dans la résurrection : la conscience pure, le « Je suis », le monde ; le Père, l'Esprit et l'homme. C'était comme avant, mais avec la différence qu'il n'y a pas quelqu'un qui soit différent, qui soit plus ou moins quoi que ce soit.

Alain : *Ne serait-ce pas la séparation qui disparaît alors ?*

Karl : Non, rien ne disparaît.

Claude : *C'est le regard.*

Karl : Non, même pas ça.

Alain : *Le sentiment de séparation.*

Karl : Non ! Celui qui ressent n'a jamais été réel. Tu es cela qui est celui qui ressent, le ressenti et cela qui a été ressenti.

Alain : *En fait, rien n'a changé.*

Karl : Rien ! Qu'y aurait-il à changer ? Mais toi, tu veux que ça change. Tu veux être payé pour quelque chose (*Jeu de mots entre « change » pour monnaie et « change » pour changement*). C'est le « moi » qui est un affairiste, qui veut marchander ! Tu veux un jour de paie, mais il n'y a pas de paie ! Tu as tellement travaillé, médité jour et nuit, tu as essayé de comprendre, mais le jour de paie n'arrivera jamais. Tout ça pour rien (*rires*). Quelle joie phénoménale : tout ça pour rien !

Yves : *C'est travailler plus pour gagner moins... (Rires)*

Karl : Même si tu ne travailles pas, de toute façon, tu n'es pas payé.

Yves : *Alors, ne pas travailler.*

Karl : Non, qu'il y ait du travail ou non, rien n'est payé. Ce qui viendra après se fera de toute façon. C'est la joie de faire, sans résultat : la joie de parler sans aucun résultat.

Alain : *N'y a-t-il pas cette découverte que rien ne change ? Avant, je pensais que tout changeait, je vivais comme si tout changeait. N'y a-t-il pas cette ouverture que rien n'a jamais changé ?*

Karl : Mais tu découvres que cela n'a jamais été couvert.

Alain : *Voilà : ça a toujours été comme ça.*

Karl : Donc rien ne s'est passé, rien n'est différent.

Alain : *Mais tant que ce n'est pas découvert...*

Karl : Oui, mais pour qui ?

Alain : *Ah, ça c'est la question. Pour le fantôme...*

Karl : Pour celui qui veut toujours remettre à plus tard. Il remet à plus tard. (*Jeu de mots intraduisible*) « Je saurai demain ». L'agissant fait en sorte de rester dans l'ignorance. Le « moi » ne peut demeurer que dans l'ignorance. Dans la connaissance, il n'y a pas de « moi ». Donc, même le « moi » qui dit se battre pour la vérité se bat pour l'ignorance, quel que soit son combat. Celui qui dit : « je dois découvrir » lutte pour sa survie, parce qu'il sait que dans la connaissance, il ne peut pas exister. Essayer de survivre est la nature du moi.

Alain : *Je dois découvrir qu'il n'y a rien qui va changer et ça, quand je l'aurai découvert, je saurai que c'est vrai, mais pour l'instant, je dois le découvrir.*

Karl : « *Bon voyage !* » (En français) (Rires).

Yves : *Quand le « moi » dit « je cherche la vérité, je vous propose de trouver le chemin de la vérité », en réalité, il cherche l'erreur ?*

Karl : Oui, c'est la même chose. Tu essaies d'éviter la vérité en la cherchant, car dès l'instant que tu la cherches, tu en es différent. Ce n'est que quand tu es différent de la vérité que tu peux demeurer en tant que « moi ». Ce qui vit à partir de la séparation confirme la séparation en cherchant l'unité.

Yves : *Je suis toujours dans l'erreur ?*

Karl : Là où tu es, il y a l'erreur. Aucune issue.

Alain : *Si, l'éveil !*

Karl : Parce que tu imagines l'éveil, tu peux demeurer en tant que non-éveillé. L'illumination fait courir comme l'âne court après la carotte.

Alain : *Mais, Je suis « un » éveillé ».*

Karl : Toi ?

Alain : *Je brandis ce drapeau, regardez-moi.*

Karl : Le gagnant !

Claude : *Que pense Karl de cette petite histoire ? Poonja reçoit un jour un vieil Indien qui déclare, après que Poonja ait parlé, qu'il a compris. Et ce vieil homme va dans sa chambre, prend tous ses livres de méditation, les Veda, la Bhagavad Gita, enfin tous ces livres qu'il a lus pendant toute sa vie, pour les brûler. Et Poonja lui dit : « Non, non, ils vous ont permis d'arriver là où vous êtes », et tous deux prennent tous les livres et les immergent pieusement dans le Gange.*

Karl : C'est un joli rêve. C'est une belle histoire, mais elle ne veut rien dire. C'est un bon divertissement.

Jean : *C'est un symbolisme, peut-être le fait qu'on laisse tomber tout le savoir.*

Karl : Oui, mais qui a besoin de savoir ?

Alain : *Celui qui est attaché.*

Karl : Celui qui prétend être arrivé, puis qui lâche tout. C'est un faux aboutissement.

Louis-Marie : *Il a célébré un non-événement.*

Karl : Celui qui prétend être Silence et voit encore quelque chose à lâcher ou qui pourrait être lâché, est faux.

Yves : *Les langues de feu, la Pentecôte. « Il y a de la lumière au dedans d'un homme lumineux. » (Log. 24)*

Karl : Ce qu'est la lumière ne dira jamais « je suis la lumière ». Dieu ne dirait jamais « je suis Dieu ». Seul le Diable le dirait, seul le Diable revendique que quelque chose soit. Le Diable est toujours « moi ». C'est le premier et le seul ennemi (*jeu de mot avec « any me »*).

Jacques : *Étymologiquement, le Diable est celui qui divise.*

Karl : Oui.

Claude : *Pourquoi Lucifer veut dire « porte lumière » ?*

Karl : Il est la lumière, celui qui veut t'illuminer, qui prétend connaître et veut te donner la connaissance, et c'est l'esclavage. C'est le Maître qui te rend esclave.

Louis-Marie : *Jésus nous transforme en esclave :*

*« Que celui qui cherche ne cesse de chercher
« jusqu'à ce qu'il trouve ;*

Karl : Quand a-t-il dit cela ? Avant la résurrection ou après ? (*Brouhaha*)

Claude : *Il n'y a pas de résurrection. (Brouhaha).*

Karl : Il n'y a jamais eu de résurrection, c'est certain.

Anasuya : (*continuant la traduction du logion*) :

*« et quand il aura trouvé,
« il sera bouleversé,
« et, étant bouleversé,
« il sera émerveillé,
« et il régnera sur le Tout.
(Log. 2)*

Karl : Oui, ça c'est être le royaume. Tu n'es pas le roi. C'est être le royaume qui est « ce qui est », donc tu règnes en étant cela. Il n'y a pas de roi qui règnerait sur quoi que ce soit, il n'y a que le royaume et, en étant le royaume, tu règnes ; tu es le souverain absolu, mais il n'y a rien sur quoi régner : tu es simplement Cela. « Je suis celui qui suis ». C'est le contrôle absolu en étant Cela, mais il n'y a pas de contrôleur et rien n'est contrôlé.

Louis-Marie : *Pourtant, un peu plus loin, il dit :*

*« Quand vous vous serez connu,
« alors vous serez connus,
« et vous saurez que c'est vous
« les fils du père le Vivant.
(Log. 3)*

Karl : Oui, tu n'es pas différent.

Louis-Marie : *Le Père et le fils sont confondus, le roi et le royaume sont confondus dans le lieu du mariage.*

Karl : Tu es ce qu'est le Cœur du roi, mais le Cœur règne sur le roi et non l'inverse. Donc, être le royaume, c'est ce qu'est le roi, mais il n'y a pas de roi qui règnerait sur un royaume.

Louis-Marie : *Donc le royaume, le Cœur et le « qui » sont indistincts.*

Claude : *Jésus appelle ça le lieu du mariage.*

Karl : Oui, le mariage mystique, là où le roi et le royaume ne sont pas différents.

Louis-Marie : *Nous parlons la même langue.*

Karl : C'est la fin de la possession, et l'ignorance est seulement la possession relative. La possession absolue est : « Tu es Cela » et, en étant Cela, tu le possèdes absolument. Seule cette possession absolue est l'accomplissement absolu.

Michel : *Tout à l'heure, vous avez dit : « L'Absolu ne peut pas se connaître. »*

Karl : D'une manière relative, quelle qu'elle soit. Mais étant l'Absolu, il se connaît absolument. Mais il ne se connaîtra jamais par une expérience.

Michel : *Mais vous avez dit aussi que l'Absolu s'expérimente pour se connaître lui-même. Alors, en faisant cela, il travaille pour rien ?*

Karl : C'est sûr, c'est tout pour rien.

Michel : *Alors il se trompe.*

Karl : Mais même dans l'erreur, cela n'a aucune importance. Il peut avoir tort autant qu'il veut, il ne s'en soucie jamais. Seulement celui qui veut avoir raison s'intéresse à celui qui a tort.

Louis-Marie : *Emile disait : « Je m'amuse à me faire peur. »*

Karl : Oui, tu joues à cache-cache. Tu ne peux jouer à cache-cache qu'en indiquant que tu es caché. Puis, un jour, ce jeu devient réel. Alors tu crois vraiment que tu es caché. Puis quelqu'un s'assied ici et te dit : « Mais voyons, tu joues ! Pour jouer à ce jeu, tu dois imaginer que tu es caché. C'est de l'imagination, ce n'est pas réel ! ».

Michel : *Même l'Absolu joue à ce jeu.*

Karl : C'est le jeu de l'Absolu.

Claude : *Je vais vous raconter la plus grande peur de Claude. Il y a vingt ans, j'étais à Paris, au téléphone avec Emile qui était ici. Il était 8h30 du matin et je lui ai dit une bêtise comme : « Peut-être qu'un jour je comprendrai comme Nisargadatta » et, au lieu de m'engueuler, Emile me dit : « Claude, c'est fait ! ». Et d'un seul coup, en une seconde, je réalise que le dieu que j'adore depuis toujours n'existe pas. Panique à bord : « le Titanic » ! Folie ! Terreur absolue ! Je suis au milieu de l'océan, je me noie et je n'ai plus de dieu ! Petit à petit, je vois que je nage encore, que je ne suis pas mort... : la plus grande peur de toute ma vie.*

Yves : *Qui a eu le plus peur, c'est Claude ou c'est Dieu ?*

Claude : *Ah, je n'en sais rien ! Mais je n'étais pas fier.*

Louis-Marie : *Une peur en vaut une autre : moi, c'est quand j'ai juré le nom du Bon Dieu pour la première fois. J'étais louveteau, j'avais sans doute sept ans et demi, on jouait dans les dunes et j'ai dit sous le ciel « nom de Dieu ! ». Et le ciel ne m'est pas tombé sur la tête ! Maman était très bigote et m'avait mis en garde contre le blasphème.*

Karl : Tu seras puni après ça : ça s'appelle la religion.

Claude : *L'étymologie du mot religion c'est relier (Religere en latin).*

Nicole : *En Inde, tu avais parlé des sept corps. J'aimerais beaucoup que tu en parles ici.*

Karl : Sept manières de faire l'expérience de ce que tu es, ou sept manières de te réaliser. La première, la plus commune actuellement, c'est être né, avoir un corps, être relatif, être mortel, tout ce que tu peux dire du monde. La seconde manière serait ton esprit, ta séparation comme dans la manière la plus commune, puis l'unité, être un avec le monde, plus de séparation. La troisième serait être l'écran sur lequel toutes les projections s'ébattent : la conscience pure, ce qui observé, l'observateur et le témoin de l'ensemble. La quatrième serait l'absence absolue de toute expérience, les ténèbres, l'absence absolue. La cinquième serait le retour en tant que conscience pure, mais là, personne n'est conscient : c'est être conscience pure. Puis être esprit. Enfin, être homme.

Ce sont les sept manières différentes de réaliser ce que tu es, mais par aucune elles, tu ne peux réaliser ta nature. Et ta nature ne fait pas de différence en étant ces sept manières différentes. Ce qu'est la connaissance, *jnana*, ne peut être trouvé dans aucune de ces manières. Tu dois transcender de cette façon : ta nature est au-delà de - ou avant - tout cela. C'est pourquoi il est dit que tu es antérieur à l'antériorité et au-delà de l'au-delà. Donc tu es l'au-delà et ce qu'est l'antériorité. Et tu es Cela. Mais tu ne peux te trouver dans aucune des sept différentes manières possibles, lesquelles ne conduisant jamais à ce que tu es, et tu n'as rien à gagner ni à perdre dans aucune d'elles. Tu es aussi bien dans la première que dans la septième. Et ce que tu es ne fait aucune différence.

Q. : *Quelle est la différence entre la première et la septième ?*

Karl : Dans la septième, il n'y a personne. Dans la première, il y a quelqu'un qui est dans le monde et du monde. Dans la septième, il y a le monde, mais personne n'est dans le monde.

Q. : *Ça, c'est le sage...*

Nicole : *Ça, c'est le retour, alors.*

Karl : Non. On a dit tout à l'heure qu'au début, il y a une montagne, et à la fin, il y a de nouveau une montagne. Il y donc séparation, mais personne n'est dans la séparation, tu es la séparation. Au début il y a quelqu'un dans la séparation, quelqu'un qui est séparé. C'est donc l'expérience de quelqu'un qui est séparé d'autre chose. Dans la septième manière, il y a séparation, mais personne n'est séparé, car tu es Cela.

Rien de cela ne peut te rendre plus ou moins ce que tu es. Mais tu dois être dans la première manière, car c'est la plus commune et tu y reviendras toujours. Tu ne peux échouer dans aucune des sept, tu dois être ce que tu es dans toutes, tu es le Cœur de toutes et tu n'es ni plus ni moins dans aucune d'elles. Alors, ici-maintenant, tu ne peux pas ne pas être ce que tu es, et tu n'as rien à gagner dans les autres manières. Tu ne peux pas éviter que cela survienne, tu peux changer ou pas, qui se soucie s'il y a changement ou pas ? Cela peut survenir ou pas. La découverte peut avoir lieu ou pas, mais qui en a besoin ? Tu es ici-maintenant ce que tu es et cela, tu ne le deviendras pas dans un autre état, aussi tentant soit-il. C'est la tentation permanente que tu ne peux pas éviter, tu les rechercheras donc, mais si tu me demandes, par

aucun des sept états tu ne peux atteindre ce que tu es et tu te retrouveras toujours ici de nouveau. Tu peux aller dans la neuvième dimension, dans l'absence, dans la présence, dans tout ce qui est possible et tu seras toujours ce que tu es, ni plus ni moins. Et sept, c'est toujours un bon chiffre.

Adi Da (Da Free John), un américain qui vivait dans les îles Fiji, un « avatar » qui prétendait être le premier à avoir jamais atteint le septième état, est mort, lui aussi, il y a deux ans. Nous devons maintenant vivre sans lui ! Il était très connu en Amérique, c'était un des plus grands. Il a longtemps vécu en Inde, il y a rencontré tous les maîtres et il a dit qu'il avait atteint le septième état. Maintenant la conscience peut se reposer, car il aurait atteint cet état pour elle ! Alors, question d'arrogance... Nisargadatta a parlé du septième état, Ramana en a parlé, ils en parlent tous. Tous les deux ont dit, et je suis d'accord, qu'en étant simplement ce que tu es, tu les transcendes tous.

Q : *Cela fait beaucoup penser à quelqu'un qu'on a lu ici, U.G.*

Karl : U.G. essayait d'expliquer cela à sa manière. Il indiquait toujours qu'il n'y avait pas de conflit, qu'il était tombé sur ce changement de perception et que là, il y a impossibilité de tout conflit. Ça, c'est le septième état, car tu ne peux pas être en conflit avec toi-même. Bien que tu transcendes ou quoi que ce soit, il n'y a pas de conflit, parce qu'il n'y a pas de second. Mais quand tu es dans le septième, c'est toujours différent du premier, que ce soit une dimension ou un état, c'est un conflit. Mais tu ne peux pas être en conflit avec ce que tu es.



De la physique quantique à la gnose

Il y a maintenant plus de vingt ans, Emile me fit l'honneur de répondre aux lettres que je lui envoyais.

Dans l'une des lettres qu'il m'adressa, il me gratifia de plus de savoir scientifique que je n'en avais, en me demandant si la physique moderne pourrait un jour étayer les intuitions de la gnose.

Je lui répondis que, selon moi, jamais la science ne pourrait rendre compte de l'Absolu, sans plus.

Les années ont passé, la science a continué d'avancer tel un aveugle cherchant son chemin à tâtons, et le vingtième siècle s'est terminé sur un socle de découvertes saisissantes qui remettaient en cause toutes les certitudes que nous avions jusqu'alors, y compris celles résultant de la théorie de la relativité généralisée d'Einstein.

Ces découvertes ont eu lieu lorsque les physiciens se sont intéressés au comportement des particules élémentaires de la matière, particules dont l'énergie n'évolue pas de façon continue, mais par sauts qu'on appelle « quanta », d'où le nom de « physique quantique » donné à cette branche de la science.

En Janvier 2010, la revue « Le Monde des religions » consacra un dossier fourni à ces nouvelles branches de la science, qui, dérangeant les réflexes mécanistes sur lesquels la science s'est bâtie depuis Descartes, auraient quelque chose à nous dire de l'Absolu..

Le premier article de ce dossier est un entretien avec le physicien Bernard d'Espagnat.

Bernard d'Espagnat, qui fut directeur du Laboratoire de physique théorique et des particules élémentaires à l'Université d'Orsay, est membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels un « Traité de physique et de philosophie ».

Voici quelques extraits de ce que déclarait Bernard d'Espagnat dans Le Monde des religions de Janvier 2010 :

«La particule est comme une onde ... qui parcourt tout l'espace et qui, subitement, se transforme en un petit point matériel lors d'une observation.

Un autre secteur...a été développé par la physique quantique, celui de la ...non - séparabilité : dans certaines conditions, deux particules A et B sont en relation de telle façon que tout ce qui se produit sur l'une a une influence sur l'autre, et cela instantanément ... ; ce phénomène échappe à l'espace car la distance entre les deux particules, qu'elle soit de 12 mètres ou de 144 kilomètres, ne change en rien cette mystérieuse corrélation ; ce phénomène est également situé hors du temps ... ;(en effet) on peut mettre les deux particules dans une situation telle que « vu de A », c'est A qui influence B, mais que « vu de B », c'est B qui influence A. Il nous faut admettre que A et B forment un ensemble global, même séparé sur Terre par des dizaines de kilomètres, et que ce qui les relie, échappe au temps et à l'espace...

Nos connaissances scientifiques ne portent pas sur « le réel », le « fond des choses », mais seulement sur ...l'image que ...l'esprit humain est amené à se former de la réalité en soi... Il faut même abandonner l'idée que les objets élémentaires ou composés existent par eux-mêmes à chaque instant, chacun en un lieu donné. Il est plus vrai de dire que si nous les voyons ainsi, c'est parce que la structure de nos sens et de notre esprit nous conduit à les voir de cette manière.

Toutefois, contrairement aux idéalistes qui n'accordent du sens qu'aux phénomènes, aux apparences, je considère qu'il est incohérent de prétendre écarter radicalement la notion de l'être sous le prétexte que nous ne pouvons le connaître ...tel qu'il est « en soi »... Comme le savent la plupart des scientifiques, il y a manifestement quelque chose qui nous résiste : il arrive souvent que le théoricien construise une théorie parfaitement logique, simple, mathématiquement élégante, dont les conséquences sont soumises à des tests expérimentaux, et que le résultat (de l'expérience) soit négatif... Ainsi, il y a quelque chose qui dit « non »...

Notre savoir ...n'est ...pas invention pure, mais procède d'un « fond des choses » extérieur à nous, auquel ...le scientifique est confronté...

Ce réel ultime est ...inatteignable par les méthodes ...de la science... Je n'exclus cependant pas que certains traits de la physique (les constantes fondamentales par exemple) puissent correspondre à des attributs vrais du réel. C'est pourquoi j'appelle celui-ci « le réel voilé »...

La science ne peut ...nous fournir une information exhaustive sur la nature de l'être en soi... D'autres activités de l'esprit nous donnent; elles aussi, d'imprécises lueurs sur lui ... : la poésie, l'émotion artistique, la spiritualité ...se trouvent à égalité avec la science, les unes comme les autres ne nous fournissant que des lueurs sur un domaine qu'elles ne nous laissent qu'entrevoir...

Jaspers (philosophe allemand mort en 1969) ...affirme que l'être ne peut être ni objet ni sujet, et qu'il ne peut être que « l'englobant », lequel ne se manifeste que via une scission sujet - objet...

J'ai avancé l'idée que l'esprit humain conserverait une sorte de vague souvenir atemporel de cet être « antérieur » à la scission jasperienne, de cet « englobant » apparenté à mon réel voilé. Je suis même allé jusqu'à évoquer d'énigmatiques « appels de l'être ».

Les considérations scientifiques et philosophiques de Bernard d'Espagnat nous parlent directement, en tant que gnostiques.

« La particule est une onde qui se transforme en matière lors d'une observation », dit Bernard d'Espagnat ; ce qu'il ne précise pas, c'est que cela reste vrai, que l'observation soit faite par un observateur ou par une machine. Donc, contrairement à ce que soutiennent les idéalistes, ce n'est pas l'observateur qui crée la matière, c'est le fait d'observer.

Comme à la source de tout, il n'y a que l'Un, que le Soi, quand le Soi se manifeste, il n'y a rien d'autre que le Soi pour observer et il n'y a rien d'autre que le Soi à observer. Donc, si la matière apparaît, c'est que le Soi s'observe. « *J'étais un trésor caché et J'ai voulu Me connaître* » annonçait déjà le hadith commenté par Ibn 'Arabi, il y a neuf siècles.

Le Soi se manifesterait, se matérialiserait parce qu'il s'observe ; c'est ce que semble nous dire la physique quantique. Est-ce cela « *vouloir Se connaître* » ?

Quant à la « non - séparabilité » que nous expose Bernard d'Espagnat, elle nous montre que, dans le réel, dans le Soi, tout est Un et que, dans cet Un, ni l'espace ni le temps n'existent.

« *Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi* » (logion 77).

« *Là où est le commencement, là sera la fin* » (logion 18).

Cependant, cette non - séparabilité concerne des particules, certes élémentaires, mais déjà matérielles ; cette non - séparabilité caractéristique de l'Un, intervient donc encore alors que l'Un s'est déjà manifesté, déjà multiplié. C'est peut-être là le premier « souvenir atemporel de cet être antérieur à la scission » dont nous parle Bernard d'Espagnat ; souvenir encore très prégnant au niveau de ces particules élémentaires puisqu'il les conditionne totalement.

Je pense qu'au fur et à mesure que la manifestation se complexifie (passant des particules aux minéraux, puis aux végétaux, puis aux animaux, puis à l'homme), le souvenir

d'un Soi Un, sans temps ni espace, s'estompe, sans cependant jamais disparaître, sauf peut-être chez « ceux qui sont morts » (logion 11), divisés à jamais.

En effet, chez l'homme, ce souvenir subsiste dans ce que Bernard d'Espagnat appelle des « appels de l'être ». Comment ne pas associer ces « appels de l'être » à la prise de conscience d'être le Soi, qu'Emile nous a révélée.

En plus, ce souvenir de l'Un dans lequel ni le temps ni l'espace n'existent, pourrait expliquer des phénomènes qui s'abstraient de l'espace ou du temps ; mais on sort là de la gnose.

Bernard d'Espagnat appelle le monde auquel nous avons accès, « le réel voilé ». Ce voile nous rappelle à la fois la « maya » dont parlent les hindous et « l'occultation » chère à Emile.

Nous sommes le Soi, l'Un qui englobe le monde entier ; le Soi continue à nous habiter en dépit de notre apparence corporelle, et, lorsque ce voile se déchire ou lorsque cette apparence se dissout, il ne reste plus que lui, que Moi.



Michel

A propos du « Saut dans le vide »

José Le Roy a publié, en 2011, « Le saut dans le vide - De la philosophie à la mystique » aux éditions Almora. José Le Roy est professeur de philosophie ; il rencontra Douglas Harding en 1993 et partage depuis, dans des ateliers et des conférences, l'enseignement qu'il en a reçu.

Pendant « Le saut dans le vide » n'est pas un ouvrage sur Douglas Harding. C'est une somme, en seulement 300 pages, qu'il est indispensable d'avoir lue si l'on se place, comme nous à Marsanne, dans la recherche gnostique.

En effet, « Le saut dans le vide » présente un panorama de ce qui s'est écrit depuis près de 2000 ans sur la mystique, depuis Vasubandhu jusqu'à Nisargadatta, en passant par Maître Eckhart, Rilke et bien d'autres, aussi bien en Occident qu'en Orient.

On sort de la lecture de cet ouvrage empli d'une certitude : Je suis le Soi, Je suis l'Un, et l'univers entier est Mon corps. Pour atteindre cette certitude, il faut que la personne accepte de s'anéantir, et il faut de plus regarder vers l'intérieur, en revenant vers la source du regard ; alors, comme le dit Nisargadatta, : « Quand je vois que je ne suis rien, c'est la sagesse ; quand je vois que je suis tout, c'est l'amour ».

Mais on sort aussi de cette lecture, conscient d'une importante divergence entre ces penseurs.

D'un côté, les tenants d'un idéalisme désincarné tels Vasubandhu (penseur bouddhiste indien du 4^{ème} siècle), Berkeley (philosophe anglais du 18^{ème} siècle) ou Ramana Maharshi, pour lesquels le monde n'est qu'une projection du mental.

De l'autre les tenants d'un Soi expérimentateur comme Maître Eckart, Bergson ou Ramakrishna, pour lesquels le monde est une émanation du Soi se manifestant..

Pour ma part, la découverte, grâce à la lecture du « Saut dans le vide », de la fragilité des attendus de Vasubandhu ou Berkeley pour justifier leur idéalisme, me laisse sceptique sur la solidité de leur théorie.

En effet, Vasubandhu considère que les rêves ont la même efficacité que la veille car un orgasme peut survenir pendant le rêve ; il oublie simplement que, si quelqu'un rêve que sa partenaire a aussi un orgasme, elle n'en a pas un pour autant ; Vasubandhu attribue alors la non-interactivité du rêve, à la torpeur qui le caractérise. Autrement dit, pour Vasubandhu, le monde est une projection du mental parce que la veille serait identique au rêve, et, quand on lui fait remarquer que le rêve n'a pas l'efficacité de la veille, il répond que c'est normal puisque le rêve est différent de la veille. Pirouette dialectique peu convaincante.

De même Berkeley expose que, comme un œil ne voit que deux dimensions, et que c'est le mental qui reconstitue la troisième, le monde n'est qu'une projection du mental. Il oublie simplement que, si le mental peut reconstituer la troisième dimension du monde apparent, ce n'est pas parce qu'il imagine cette troisième dimension, c'est simplement parce que l'homme a deux yeux et non pas un seul œil. Mais au fait, qui a dit : « *Quand vous ferez des yeux à la place d'un œil, alors vous irez dans le Royaume* » ? Jésus au logion 22.

C'est pourquoi, personnellement, je me range plutôt du côté de Maître Eckart ou de Ramakrishna, lorsque Maître Eckart dit : « Tu es mille fois plus nécessaire à Dieu qu'il ne te l'est », ou quand Ramakrishna estime que l'éveil se produit spontanément quand la conscience est remplie d'expériences.

Pour moi, l'expérience du monde à travers nos veilles, est indispensable au Soi et, le monde n'étant rien d'autre que la manifestation du Soi puisque « *Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi* » (logion 77), c'est à travers nos veilles que le Soi s'expérimente, même si le sommeil profond lui permet de se reposer de ses expériences, de se ressourcer ; car le signe du Père, « *c'est un mouvement et un repos* » (logion 50).

Michel



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

APHORISMES

Paroles de l'instant

*D'un instant l'autre
c'est toujours l'éternité.*

Ne perdons pas de vue l'inapparent.

*

N'aie pas de réaction impulsive à l'impulsion de l'autre.

*

De la veille au sommeil on ne fait que passer d'un mode de conscience à l'autre, mais sans lisière.

*

Ne prête pas foi à ce que tu crois, c'est encore illusion.

*

Voir le réel, c'est vaincre l'hégémonie de l'image.

*

Tu n'es pas le fétu de paille mais le courant. Il suffit de le savoir.

*

Revendiquer la vie en soi, pas pour soi.

*

Ne cherchez pas à avoir raison. Tâchez seulement d'être.

*

Le savoir est l'affaire du temps. La connaissance, celle de l'instant.

*

Echapper à la trame du temps ne tient qu'à l'instant.

*

Nul besoin de ramener Eurydice des Enfers, l'enfer est déjà ici.
Autant rester près d'elle !

*

Formuler l'instant, c'est l'annihiler.

*

Toujours en passe de n'être plus ?
Non, de ne plus exister.

*

Le bien-être ne se décrète pas.

*

Le tyran n'endure pas ce qu'il inflige au peuple. Est-il plus heureux pour autant ?

*

Restons loin des combats de coqs.

*

Songez bien que la réalité provient de connexions neuronales.

*

Je est un imposteur.

*

N'espère pas mais décide.

*

Il faut savourer l'instant dans l'instant mais, surtout, ne pas le capturer.

*

Jacques Lelong

La paix n'est possible dans la maison - ici la demeure intérieure - que si l'attention à la Présence n'est pas troublée par l'intrusion du mental. Tant que celui-ci n'accepte pas de se retirer du jeu pour laisser le Soi seul maître à bord, il est fauteur de troubles, comme nous l'avons vu au logion précédent. Ce logion nous invitait à pratiquer la discrimination jusqu'à ce que cesse l'identification au mental. Cette discrimination n'est possible que si la Conscience qui participe de l'Absolu est témoin du comportement du mental. Les fabrications de l'ego, grâce à la Conscience-témoin, sont dissociées de la nature immuable et non créée du Soi. Ainsi, on ne peut servir deux maîtres, monter deux chevaux, bander deux arcs... De même, on ne peut choisir le gros et bon poisson (log. 8) et, en même temps, retenir également les petits poissons, comme on ne peut aimer le mouton retrouvé, l'unique, du même amour que les 99 autres.

Quand la dissociation est comprise et vécue entre la nature réelle de mon être et le mental, je ne dois pas continuer d'attribuer à ce dernier et à ses fabrications une réalité distincte et opposable à ma nature réelle, sous peine de maintenir la dualité. Je n'ai pas à me débarrasser de quelque chose qui n'existe pas.

Il y a un moment du processus où je cesse de mettre l'accent sur le discernement pour orienter mon travail vers l'effacement de cette pseudo-entité qu'est le mental. Le mouvement s'inverse en quelque sorte : la Conscience, au lieu de discriminer, englobe tout. L'une et l'autre phases sont indispensables. La dernière la plus subtile est la plus essentielle. Le passage de l'une à l'autre est capital. C'est l'établissement de la paix, une paix irréversible qui représente pour le mental le lâcher prise. Le combat cesse faute de combattant. J'ai compris que le gros poisson englobait la multiplicité.

Il n'y a plus désormais de rejet : c'est la paix dans la non-dualité. Le deux est devenu Un. Le logion 106 nous en donne la confirmation :

Jésus a dit :

Quand vous ferez le deux Un,

Vous serez fils de l'homme,

Et si vous dites :

Montagne, éloigne-toi,

Elle s'éloignera.

Pour déplacer les montagnes, il faut réellement régner sur le Tout (log. 2) donc être à l'origine de la manifestation. Jésus ne me fait pas cette promesse au début de son message pour m'induire en erreur. Le deux reconnu (log. 47) devient en se faisant un l'Absolu qu'en fait il a toujours été.

Emile Gillibert



Mangouste gardienne des joyaux. Pincée par le Dieu de la Richesse, elle recrache lesdits joyaux.

ASHTAVAKRA GITA.

Traduit du sanskrit par Hari Prasad Shastri
Editions ARCHE Milan 1980, Traduction française de HJ Maxwell & ML de
Robillant

Je trouve en ce texte un condensé de ce que j'ai entendu de la bouche d'Emile pendant 12 ans, rien qui contredise les propos de ceux que je considère au sommet de l'Esprit comme Nisargadatta ou Poonja, et une formulation directe, simple et sans précaution des clés de la Gnose. L'Auteur, quel qu'il soit, a trouvé l'essentiel, il s'y est arrêté et il s'y maintient. L'essentiel étant engageant pour se désengager, le non-concerné passe à autre chose...

La question centrale du Gnostique est, selon Emile : « Qui suis-je ? ». L'Ashtavakra Gita ne fait que répondre à cette question centrale sans dévier.

Chapitre 1, verset 3 : « Tu n'es ni terre, ni eau, ni feu, ni air, ni éther. Saches que ton Soi est Témoin de cela et différent de cela, si tu veux atteindre la libération. »

Chapitre 1, verset 7 : « Tu es le seul sujet de tout, et de fait toujours libre. La cause de ta servitude imaginaire est que tu attribues la subjectivité aux objets plutôt qu'au Soi. »

Nous sommes au cœur de l'Advaita, la non dualité, qui est la clé majeure à condition que je sache me positionner moi-même par rapport à cette affirmation de l'unicité absolue de l'être, du sujet. S'il n'y a qu'un seul sujet, qui suis-je donc ? Moi qui dis « je » et qui me perçois comme « étant », je suis forcément ce sujet unique, malgré que je me sois provisoirement construit en tant qu'individu sur le pilier central de la dualité, de la différenciation, et le monde avec moi. Ma servitude qui se reconnaît par le simple fait de ne pas être bienheureux, est imaginaire, et elle tient à ce que moi, le seul sujet de tout, l'unique être, je délègue ma qualité première, celle d'être, la subjectivité, aux objets. Quels sont ces objets qui m'asservissent, même imaginaires, parce que je leur fais un tel cadeau princier ? Pas seulement la matière inerte comme indiqué dans les commentaires de l'édition, mais tous les objets mentaux qui défilent sur l'écran de ma conscience, à commencer par ce corps-là qui a permis ma construction en temps qu'individu, et tous ces corps-ci qui constituent l'humanité des plus proches aux plus lointains. Alors que la subjectivité ne revient qu'au seul Soi, moi, à qui s'adresse l'auteur, je pratique du matin au soir un acte fondateur de la manifestation, je donne vie et identité aux formes qui se meuvent dans le mental, à commencer par celle que je prend pour moi-même. Or, je suis dépourvu de forme dans ma véritable nature où je désire m'établir. Il est facile de distinguer quel est l'acte des peuples animistes qui accordent l'idée d'une âme, donc d'une identité individuelle forte, à des animaux, des plantes, des objets autres qu'humains, il est plus difficile de voir comment le consensus psychique dans le processus de la manifestation me fait faire la même démarche pour l'humain, dont « moi-même », cette idée centrale qui me concerne.

Le verset 7 du chapitre 1 de l'Ashtavakra Gita est le pendant du verset 6 du poème IX d'Abd El Kader : « l'autre n'a d'existence que celle, imaginaire, érigée par vous en sensible ». Je suis ce « vous », et « l'autre » désigne au même titre, l'idée individualisée que je me fais de moi-même avec l'image associée de ce corps, comme la conception imagée « des autres ». Tous fantômes que Maître Eckart qualifie de pur néant.

Chapitre 1, verset 10 : « Tu es cette Conscience, la suprême béatitude dans laquelle le monde apparaît comme un objet imaginaire, comme un serpent dans une corde. Sois heureux ! Tu es Cela ! ».

Christian, septembre 2011

PETITE INTRODUCTION AU CONTE INITIATIQUE

Nouvelle adhérente de l'association Metanoïa, Malou réside actuellement à Mayotte. Enseignante, elle se passionne pour les mythes et la métaphysique. Conteuse, elle anime des soirées au cours desquelles, elle dévide par la magie de sa parole le fil d'Ariane des légendes de tout temps et de tous pays, dans la plus pure tradition du récit initiatique. Réceptacle de la sagesse populaire, le conte présente l'avantage de pouvoir s'adresser à tous les publics et de s'interpréter à plusieurs niveaux, révélant peu à peu derrière le foisonnement des symboles les plus hautes vérités métaphysiques. Malou nous propose aujourd'hui un conte tiré de la tradition chinoise qui nous permet de retrouver les grands thèmes de toute odyssee initiatique : le passage de l'obscurité au dévoilement de la lumière intérieure, la quête du trésor caché, la réunion du masculin et du féminin (le yin et le yang)... Au terme de son périple, le héros accompli a trouvé la réponse à toutes ses questions. Il ne lui reste plus qu'à rentrer chez lui et à mener dans son pays l'existence ordinaire du gnostique qui vit dans le monde sans être du monde. S'il n'a pas l'ambition de changer le monde, le monde ne pourra non plus le changer, car le monde n'a plus de prise sur lui :

*« Celui qui a trouvé le monde
et s'est fait riche,
qu'il renonce au monde! »*

(Th. 110)

Laissons la parole à la conteuse et que la fête commence !

Yves

*

Dès mon enfance je suis attirée par les contes merveilleux. Je les soupçonne de dire des choses plus profondes qu'il n'y paraît. Très vite j'analyse, j'essaie de « voir ». Je ne vois pas grand chose.

Devenue « maîtresse d'école », il me vient, sans y penser davantage, d'utiliser les contes pour développer les apprentissages chez mes élèves.

En même temps, un jour que je passais au CDDP, mon regard s'arrête sur une affichette où je lis « École du conte et du conteur ». Je déplie le feuillet, le mets dans mon sac. Je joins le soir même la personne qui en est l'auteur et l'enseignement commence. Il durera 15 ans et j'y apprendrai, sans tout comprendre, la symbolique des contes et des mythes. Et il y aura d'autres lieux de formations complémentaires.

Mais peu importe la durée, le contenu des formations et la manière de conter. À la fin du compte je n'ai que le plaisir de conter, donner, les contes « merveilleux » transmis à travers le temps et l'espace et conservés dans les livres.

Me vient à l'esprit, l'histoire de ce conteur, qui n'a pas de nom, qui un jour a commencé à raconter des histoires et à chercher des oreilles pour l'entendre.

Au début les gens s'attroupaient pour l'écouter. Puis les gens se sont arrêtés moins longtemps, ils allaient et revenaient en le raillant. De jour en jour les oreilles se sont écartées de lui, elles avaient mieux, bien d'autres choses à écouter. Peu à peu il s'est retrouvé seul, au pied de son arbre, à conter ses histoires pour lui même. Un soir un enfant s'est approché de lui, lui a donné un coup sur la tête en lui disant :

« Eh vieux fou, tu ne vois pas que tu parles tout seul, il n'y a personne pour t'écouter. Pourquoi est-ce que tu continues à raconter tes histoires ? » Il a répondu : « Tu vois petit, au début je contais en pensant, par mes histoires, changer le monde. Aujourd'hui, je conte pour que le monde ne me change pas. »

Pourquoi le conte merveilleux ?

Il est un moyen de transmission, un moyen de figurer « le Principe » dirait Philippe Vaillant¹. Principe rappelé dès le départ par le « Il était une fois ».

La spécificité du conte étant d'être circulaire, cercle ouvert, il part du centre, de l'origine et y revient. Sur la circonférence s'opère la transformation qui dévoile la lumière au sortir du labyrinthe. Le retournement révèle les clés de la réalité, la connaissance est délivrée. L'identité est retrouvée.

La parole contée est particulière. Elle utilise un style oral. D'aucuns parlent d'« orature », c'est à dire d'un texte oral, construit. Un texte qui utilise les ressources du rythme dans l'alternance des phrases courtes et longues, dans les silences, les suspensions. Le texte est plutôt écrit en juxtaposition ou coordination. Une parole qui chante dans la prosodie, les refrains, les répétitions et jouent avec les sonorités, les assonances, les allitérations.

Ce conte, « Les trésors de Chang »

C'est un conte qui a plusieurs versions. On le retrouve dans le conte « l'homme qui courait après sa chance » notamment que j'ai entendu par la voix du conteur, Michel Hindenoch entre autres.


La version dont je me suis servie est prise dans la collection Gründ, les contes chinois, et s'intitule dans cet ouvrage, « Le lac olivâtre ».

J'ai extrait la structure de l'histoire et sur cette base est née cette version.

Je préfère, généralement, partir d'un texte recueilli à l'écrit mais pas encore transformé par un conteur.

Malou

LES TRESORS DE CHANG

<p>Il était une fois un jeune homme qui s'appelait Chang. Tous les jours, Chang allait à sa petite parcelle de rizière. Et il semait, Il plantait Il récoltait Il engrangeait. Mais la récolte était maigre.</p>		<p>Il est rentré. Il lui a raconté. Il a fait son baluchon Elle l'a embrassé Et il est parti. Il a marché Sur les pierres Dans la poussière. Il a marché</p>
---	---	---

¹ P. VAILLANT, 2002, *L'odyssée, mythe et transmission*, Éditions Michel de Maule p.14

<p>Dans les bols Très vite la ration diminuait.</p> <p>Plus il travaillait, Plus il voyait sa pauvreté, sa misère.</p> <p>Et Chang recommençait, Il semait, plantait, récoltait, engrangeait.</p> <p>Un matin, En allant à sa rizière Un vieillard l'a rejoint Sur le chemin. Le vieux lui a dit : Est-ce que tu sais cela ? Il paraît qu'au pays où le soleil se couche Il y a une montagne, Plus haute que toutes les montagnes Et tout en haut de cette montagne Vivrait un vieux sage. On raconte qu'il a réponse à toutes les questions On dit aussi que tous ceux qui sont arrivés pauvres jusqu'à lui sont rentrés riches dans leur pays.</p> <p>Ce jour là, Chang a récolté son riz. Il l'a engrangé pour sa vieille mère.</p>	<p>De montagnes en vallées De vallées en forêts, De forêts en rivières. Il a marché Des jours, des semaines, des mois.</p> <p>Le regard devant, Il allait vers le soleil couchant.</p> <p>Et un jour, il est arrivé Dans un grand désert, Un grand désert de pierres.</p> <p>Il était seul, Debout entre ciel et terre. Le regard devant, Il allait vers le soleil couchant.</p> <p>Un soir, Est-ce la chaleur, Ou le soleil éblouissant. Il a vu comme surgir de terre Une petite hutte.</p>
<p>Sur le seuil, Il y avait une vieille. Elle l'a regardé, Elle lui a dit : - Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?</p> <p>- Je cherche la montagne. La plus haute, Où vit le vieux sage. J'ai une question à lui poser.</p> <p>- Quel courage tu as, mon fils ! La montagne est encore loin. Entre donc, viens te reposer !</p> <p>Chang est entré. La vieille lui a servi à souper. Ils ont parlé, Lui de sa pauvreté, Elle de sa fille, Muette depuis qu'elle était née. - J'aimerais tellement qu'elle trouve la parole.</p>	<p>Et il a repris son chemin. Il a marché Sur la terre, dans la poussière Dans le grand désert Le grand désert de pierres.</p> <p>Il était seul Debout entre ciel et terre. Le regard devant, Il allait vers le soleil couchant.</p> <p>Un soir, Est-ce la chaleur Ou le soleil éblouissant. Il a vu comme surgir de terre Une petite hutte, A l'ombre d'un grand arbre.</p> <p>Au pied de l'arbre, Il y avait un vieil homme. Il regardait attentivement son arbre. Il a regardé Chang s'approcher.</p> <p>Il lui a dit : - Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?</p> <p>Je cherche la montagne. La plus haute,</p>

天堂



<p>Puis, elle lui a donné une natte pour la nuit. Chang s'est allongé, il s'est endormi. Le lendemain, Sur le seuil de la porte Chang a remercié la vieille Il lui a dit : Vieille mère, je demanderai au vieux sage comment faire pour que ta fille trouve la parole.</p>	<p>Où vit le vieux sage. J'ai deux questions à lui poser.</p> <p>- Quel courage tu as, mon fils. La montagne est encore loin. Entre donc, viens te reposer !</p>
<p>Chang est entré. Le vieux lui a servi à souper Ils ont parlé Lui de sa pauvreté Le vieil homme de son arbre. Comme tu le vois, il est grand, il est fort. Son feuillage est bien vert, Mais il ne donne pas de fruits, C'est un oranger, J'aimerais tellement qu'il en donne ! Puis, il lui a donné une natte pour la nuit Chang s'est allongé, il s'est endormi.</p> <p>Le lendemain, Chang a remercié le vieux. Sous l'arbre, il lui a dit : Vieux père, je demanderai au vieux sage, comment faire pour que ton arbre porte des fruits.</p> <p>Et il a repris son chemin, Il a marché Sur la terre, dans la poussière Dans le grand désert Le grand désert de pierres.</p> <p>Il était seul, Debout entre ciel et terre. Le regard devant, Il allait vers le soleil couchant.</p> <p>Et un jour, Au bout des forêts de pierres. Il a vu la montagne. Plus haute que les autres montagnes. Si haute qu'elle touchait le ciel. Mais au pied de la montagne. Coulait un torrent. Un torrent aux eaux profondes et tumultueuses.</p>	<p>Il a regardé de tous côtés. Il n'y avait aucun passage pour traverser.</p> <p>Plus il avançait Plus le ciel s'obscurcissait.</p> <p>L'orage a éclaté. Le vent a soufflé. Les eaux du torrent se sont déchaînées. Et dans la nuit en plein jour, Des eaux est sorti Un énorme serpent.</p> <p>Chang a reculé, Surpris et effrayé.</p> <p>Le serpent le regardait. Ses yeux brillaient. Mais les éclats de lumière Qui éclairaient la nuit en plein jour, Venaient du diamant Posé entre ses deux yeux.</p> <p>- Enfin un homme, un homme assez courageux pour être arrivé jusqu'ici ! Ah ! Il y a si longtemps que j'attends ce moment. Tu veux aller voir le vieux sage Là-haut dans la montagne, hein ! Homme courageux, si tu acceptes de m'aider, Je te ferai traverser. Tu vois, je suis plongé dans les ténèbres Au fond de ce torrent, Depuis si longtemps Avec pour seule lumière La lumière de mon diamant. J'aspire à monter au ciel Et accéder à la lumière du soleil, Mais je ne sais pas comment faire !</p>
<p>Alors, veux-tu bien le demander au vieux sage ? - C'est bon, serpent, je poserai ta question au sage de la montagne, c'es</p> <p>D'un coup, le vent s'est arrêté de souffler,</p>	<p>Dans la caverne, Il a vu le vieux sage irradiant de lumière. Il regardait Chang.</p> <p>Il lui a souri et lui a dit : - Approche, homme courageux ! Tu as fait tout le chemin, Tu mérites mes réponses à tes questions.</p>

雷

龍

水

de souffler,
L'orage s'est arrêté de gronder,
Les eaux du torrent se sont apaisées,
Les nuages noirs se sont dissipés.

Le serpent s'est allongé en travers du torrent.
La queue sur une rive, la tête sur l'autre rive.
Et le serpent sous ses pieds
Chang a traversé,
De l'autre côté,
il a entendu le serpent
Disparaître au fond du torrent.

Chang a commencé à gravir la montagne.
Elle était haute,
Les parois abruptes,
Les escarpements difficiles.

Les quatre questions lui envahissaient la tête.
Celle de la vieille, du vieux, du serpent, la
sienne.

- Je ne peux pas manquer à ma parole.
Je dois y arriver !

Il s'est agrippé,
Il s'est accroché,
Il a résisté.

Il est parvenu tout en haut de la montagne.
Le sommet perçait les nuages.
Devant lui, creusé dans le roc,
Se dressait un immense château.
Par une fentê dans le rocher
Il est entré.

Il a avancé dans l'obscurité.
Il a vu un point lumineux.
Plus il avançait, plus la lumière grossissait.

Sache que tu peux m'en poser trois.
Choisis bien et dis-moi !

Chang a fait le tour de ses questions,
Une dernière fois.
Il a fait son choix.
Le vieux sage lui a donné les réponses.
Il l'a remercié, l'a salué.
Et il est reparti.
Il a dévalé la montagne.
Il est arrivé sur la rive du torrent.
Le serpent nageait à la surface.
Il s'est dressé.
Le diamant brillait encore plus qu'avant.
Chang lui a crié :
- C'est bon, le vieux sage m'a donné la réponse à ta question.
Mais d'abord, tu dois me faire traverser.

Le serpent s'est allongé en travers du torrent.
La queue sur une rive, la tête sur l'autre rive.
Chang a traversé.

De l'autre côté,
Tout en continuant de marcher,
Il lui a crié :

Le sage a dit : Sépare-toi de la lumière de ton diamant et tu gagnera
la lumière du ciel.

Eh bien, ne te sauve pas, alors, aide-moi plutôt à m'en débarrasser
et garde-le, je te le donne.

Chang a pris le diamant.

蛇

CAHIERS n° 146 (Conte indien) page 33

Aussitôt, des ailes ont poussé sur les flancs du
serpent.

Et c'est un
dragon
qui s'est
envolé dans
la lumière
du soleil.

Le diamant
dans la poche,
Chang a repris le chemin
Que maintenant, il connaissait bien.

Il est arrivé à la hutte du vieux
Qui contemplait toujours son arbre
Il l'a vu approcher.
Chang, est-ce que tu as trouvé le vieux sage ?
Oui, vieux père, et pour ton arbre, il a dit de
creuser au pied.

Quelque chose gêne les racines
Et les empêchent d'aller puiser l'eau de la
source.
Allez, donne-moi une pioche, je vais creuser !

Il a creusé.
Il a trouvé,
Trois petits coffrets.
Le vieux les a ouverts.
Ils étaient pleins de pièces d'or.

Eh bien, tu as gagné ces coffrets, emporte-les !

鑽石

- Alors Chang, as-tu trouvé le vieux sage ?
- Oui vieille mère, et pour ta fille, voilà ce qu'il m'a dit
« C'est l'homme qu'elle aimera qui lui donnera la parole ».

La jeune fille est apparue dans l'embrasure de la porte,
Par-dessus l'épaule de la vieille
Elle a regardé Chang,
Elle a dit, les yeux lumineux, un grand sourire sur les lèvres :
- Mère, qui est cet homme ?

La vieille les a regardés tous les deux :
Chang avait perdu la parole.
Sa fille parlait.
La vieille était heureuse.
Elle a embrassé Chang et sa
fille.
La jeune fille a fait son
baluchon.

Ensemble, ils ont pris le chemin
Que maintenant Chang connaissait bien.
Le diamant dans sa poche,
Les coffrets dans son baluchon,
La jeune fille à son bras,
Il est arrivé chez lui.

Sa vieille mère avait beaucoup vieilli.
Elle était très fatiguée.
Elle a regardé son fils entrer.
Un sourire a éclairé son visage tout ridé.
Il lui a montré ses trésors.

永恆

Ils étaient pleins de pièces d'or.

Eh bien, tu as gagné ces coffrets, emporte-les !
Les fruits de mon arbre me suffiront.

Chang l'a remercié.
Le diamant dans la poche.
Les coffrets dans un baluchon.
Il a repris le chemin
Que maintenant il connaissait bien.

Il est arrivé à la hutte de la vieille.
Elle était assise sur le seuil de sa porte.
Elle le regardait approcher.
Elle lui a fait un signe de la main.
Elle l'a accueilli d'un grand sourire.

Elle était très fatiguée.

Elle a regardé son fils entrer.
Un sourire a éclairé son visage tout ridé.
Il lui a montré ses trésors.
Elle le voyait riche et heureux.
Maintenant,
A son tour,
Elle pouvait s'en aller.

陰陽

La dualité évoquée au logion précédent est de nouveau mise en cause.

Mais de *quelle* dualité s'agit-il ?

Le logion 16 a fait mention de querelles familiales, voire de conflits et de guerres attisés par sa venue – autant d'épreuves qui doivent se résoudre, pour le solitaire, par le retour à l'Unité. Celui qui est appelé à *trouver l'interprétation de ces paroles* n'ignore pas que les conflits sont en nous. C'est dans sa propre maison, c'est-à-dire en *lui-même* qu'il fera la paix avec *lui-même*. C'est par l'harmonie de ses tendances, par la vision juste de ces désirs contradictoires et désordonnés qu'il saura éviter avec réalisme les situations conflictuelles. Pas de combats extérieurs. Il ne connaît pas la division. Si on lui demande d'arbitrer de mesquines querelles d'héritage, il rappellera durement qu'il n'est pas un partageur (log. 72). Il n'est pas exposé par ailleurs aux conflits intérieurs artificiellement créés par le mental de la *personne* qu'il a cessé d'être. Et cette harmonie suprême est une grâce qui lui permet de détenir un pouvoir.

Mais *quel* pouvoir ?

Par le yoga, par l'ascèse, par le jeûne, on peut acquérir des pouvoirs et ça marche. « Mais je ne vous conseille pas, dit Nisargadatta d'entrer dans ce circuit »...

Il va de soi que ce ne sont pas ces pouvoirs auxquels Jésus fait allusion et qu'il faut également interioriser l'image de la montagne. Que symbolise-t-elle sinon l'énorme masse de conditionnements qui font obstacle à la vision juste, de même que, dans les relations extérieures, la poutre qui nous aveugle ? Déplacer la montagne, c'est écarter l'obstacle à la liberté souveraine de l'esprit que le solitaire a rejoint.

Paule Salvan



BIBLIOGRAPHIE

Léo HARTUNG - S'ÉVEILLER AU RÊVE

Le présent d'une vie lucide - EDITIONS ACCARIAS - L'ORIGINEL, Paris 2005

Réticent à toute notion de biographie d'une personne illusoire, LEO HARTUNG nous donne tout de même quelques éléments permettant de retracer son itinéraire initiatique. Né en 1948 à Amsterdam de parents pauvres, l'auteur a été familiarisé très tôt au monde des guérisseurs psychiques et clairvoyants qui faisaient partie des fréquentations habituelles de sa famille. Il lui arrivait de plonger son regard dans une sorte de vide ininterrompu et de s'amuser à contempler le plafond de sa chambre ou le ciel en tentant d'imaginer ce que pouvait être le « rien ».

A la suite de la conversion de sa mère au catholicisme, il se retrouva confronté à cette religion. Le catéchisme fut pour lui source d'étonnement et l'occasion de multiples questions sans réponse. A l'âge de 12 ans il s'inscrivit à des cours de yoga ce qui lui donna l'occasion d'une première ouverture. Ces idées nouvelles au sujet de Dieu, du Soi et de la Vie sonnaient plus justes que ce qu'il entendait à l'Église. Après un séjour dans une maison de correction pour usage de haschisch, et une longue fugue à travers l'Europe, il devint une sorte de hippie adepte de la macrobiotique, comme il y en avait beaucoup dans les années soixante. Il se rangea quelque temps, se maria, eu un enfant mais fut vite repris par sa quête de la vérité et prit enfin le chemin de l'Inde. Au cours de sa quête, il eut nombre d'expériences dites mystiques ou transcendantes.

Lorsque l'éveil se révéla à lui-même, ce fut par l'abandon de toute quête et de tout concept. Aucun acte de volonté ne permet en effet de parvenir à cet Éveil qui ne peut être que spontané et naturel. L'abandon se produit de lui-même et avec lui l'histoire même de cette personne illusoire : le secret de la quête n'est autre que la perte de l'ego, ou plutôt la réalisation du caractère illusoire de ce moi. Comme l'écrivit un maître zen à l'éveil de sa nature originelle :

*« Quand j'ai entendu sonner la cloche du temple,
Il n'y eu soudain plus de cloche et plus de je,
Seulement le son. »*

*



Rêve lucide est un terme qui désigne le fait de s'éveiller à l'intérieur d'un rêve en réalisant qu'il s'agit d'un rêve, puis de poursuivre le rêve avec cette compréhension...

Ce « retour chez soi » révèle la nature illusoire de l'ego, du monde, du temps et de l'espace...

Ce qui demeure est *cela* qui apparaît *en tant que* vous et toutes choses, votre vrai Soi, qui est déjà et toujours éveillé au rêve de la vie...

Cette réalisation se produit d'elle-même. Aucune connaissance nouvelle n'est acquise, mais les vieilles hypothèses s'effondrent. Aucun effort au monde ne peut faire de vous ce que vous êtes déjà et réellement. La vérité derrière l'ego est une absence de chose, un rien, trop proche pour être sondé, puisqu'il est la source même d'où naît la tentative d'investigation. Voir cela montre clairement que l'agent investigateur de toutes vos actions n'est pas un « moi » fictif, mais l'énergie universelle, le Soi véritable. La croyance en un « moi », tout comme la quête d'illumination, se révèle - aux yeux de *personne* - n'être que l'activité ludique de cette énergie animatrice primordiale...

Cela s'éveille, à lui-même ou, plus exactement, *est* Éveil même...

Telle qu'elle est en ce qu'elle est, la vie n'a pas d'autre sens qu'elle-même. Elle est toujours à son point d'accomplissement ultime et, simultanément, aussi fraîche que la rosée du matin à l'aube de la création...

Cet Éveil n'apporte pas un état transcendantal permanent. La croyance que l'éveil tourne autour d'un tel état - que c'est une expérience pour quelqu'un - constitue le mythe de l'illumination. Il perpétue l'illusion d'un chercheur séparé et vous maintient prisonnier de la quête de l'éveil désiré...

Cela que vous êtes vraiment est à jamais éveillé et présent, non seulement dans l'extraordinaire, mais aussi dans et sous la forme de l'ordinaire...

Voir que vous êtes ceci, c'est vous souvenir de ce qui en fin de compte n'avait jamais été oublié. C'est un retour à la maison, après un voyage au pays de l'imaginaire, un retour à l'endroit que vous n'avez jamais réellement quitté. C'est le mystère qui dépasse l'entendement, mais qui est reconnu comme étant cela que vous êtes déjà intimement : l'arrière-plan silencieux sur lequel et depuis lequel apparaissent le temps, l'espace, l'être et le non-être. C'est le vrai Soi, cela qui n'a pas d'opposé, l'Un sans second, ou Pure conscience...



POESIES

FLEURS D'OR

*leur couleur est invisible
et pourtant elles pâlissent
ce sont les fleurs du cœur*

Onono Komachi

il pleut et il ne pleut pas
il pleut mais nulle pluie ne tombe
il pleut des fleurs de sandragon

je disparaissais avec la brise
avec la vague qui va et vient
avec la fleur qui vole et tombe

je disparaissais avec la brise
comment pourrais-je disparaître
si jamais je ne suis apparu

nulle part ni quelque part
ni pour moi-même ni pour personne
jamais je ne suis apparu

je dis tout ce qui est
joie sans dire joie de le dire
la joie du dire et du non dire

il pleut et il ne pleut pas
il pleut mais nulle pluie ne tombe
et dans l'abîme sans limite

tombe une pluie d'étoiles
ou de pétales épanouis
pétales évanouis du cœur

grand cœur saignant du sandragon



Yves

AU VERTIGE DU VIDE

*en soi l'instant
est sans passé
et sans avenir*

Jacques Lelong

Pierre noire levée
sur la boucle du temps
un jour passe et demain
s'efface et disparaît

Pierre blanche dressée
au premier jour du monde
flux d'images qui s'échangent
d'une forme au sans forme



Pierre noire Pierre blanche
épousant en silence
la litanie des sons
que nul ne chante et nul n'entend

"Les Trois Joyaux": Bouddha, Dharma
et Sangha (voir page 4).

au vertige du vide
nul ne va ni ne vient
si ce n'est l'impulsion
d'être avant que naisse l'être

Yves

Le jeu cosmique révèle sa grandeur.
dans un frémissement continu
et dans un foisonnement prodigieux
tout naît prospère et meurt

Mais pour l'homme las d'espérer
le circuit de la naissance à la mort
a tout l'air d'un court circuit
une délivrance d'énergie
où l'être s'égare en cherchant à survivre

Qui prendra en compte
un destin marqué
par l'angoisse d'exister
et par la furie de se projeter ?

Qui redressera la barre en pleine tempête
Si ce n'est celui qui l'a déchaînée ?
qui assumera les lendemains de la fête
Si ce n'est celui qui a connu le plaisir ?

Curieusement l'homme voit le déploiement
dans une déperdition sans récupération
il s'inquiète se révolte
se met en devoir de travailler
à rétablir un équilibre à ses yeux compromis
Comme si l'auteur du jeu
n'était plus maître des forces
qu'il a mises en branle.

Il entreprend de supprimer les vallées
dans un paysage de montagnes
ne se doutant pas qu'il s'efforce en vain
de rétablir un ordre
qui n'a jamais été troublé
qu'en apparence
et qu'il peut d'ores et déjà vivre en plénitude
s'il parvient à s'éveiller
du grand rêve de la vie



Emile

Enchaînement

Je suis celui qui des
et je suis celui qui entend.
C'est en même temps une effusion et un accueil.
Dans ce jeu, je me découvre le Vivant.
Plus je joue, plus je m'émerveille de moi-même.
Il y a là un accomplissement dans la révélation d'une
perfection en soi.
C'est l'immonable dont les possibilités d'expression
sont infinies, insondables et imprévisibles.
Plus je m'y adonne, plus je m'enchaîne.
Autre que moi ne saurait se complaire à cette
activité ludique sans mourir à lui-même.
S'il persiste, je procède, avec son consentement, à sa
mise à mort.
Voudrais-il me gêner et se maintenir en tant que
personne, qu'il en serait proprement écartelé.
Pour aller de renouvellement en renouvellement,
il ne faut plus être deux.
Mon dessein est de tout faire concourir à ma révélation
et en même temps à mon occultation.
Toute connaissance de moi-même autre que par moi-même
trahirait un manque de maîtrise de ma part.
Toute délégation de pouvoir trahirait un défaut de conviction.
Ne pouvant me révéler à qui n'est pas moi ni par qui n'est
pas moi, j'aurais mauvaise grâce de déplorer le manque
de détermination de mes aventuriers.
Je serais inconséquent de vouloir me faire entendre
par un tiers.
Je serais tout aussi inconséquent d'accepter le version d'un tiers.
Mais je serais également en désaccord avec moi-même
si je m'élevais contre des tentatives présomptueuses et absurdes.
Les indifférents me volent naturellement. Le nostalgique
des de leur origine me volent subtilement; ils s'attendent
à me découvrir bientôt ou plus tard sans se rendre
compte que le devenir est à leur disposition et ma sauvegarde.

début mai 1993 Emile